

notre monologue, on voit bien que vous êtes étranger.

— Quel rapport?...  
C'est que vous semblez ignorer que vous êtes dans un pays libre où l'on est l'égal de tout le monde et que, par conséquent, les administrations des chemins de fer ne peuvent pas créer des catégories parmi les voyageurs lorsque la République n'en admet qu'une seule pour tous ses citoyens.

— Merci de votre renseignement, monsieur, mais permettez-moi de vous dire que vos principes égalitaires ne sont pas observés partout avec autant de rigueur, car à l'hôtel que je viens de quitter il y a des chambres à tous prix.

— Ça, c'est du commerce et la nation n'a rien à y voir.

Le train qui nous emporte avec une rapidité vertigineuse se compose de quatre wagons démesurément longs, reliés entre eux par des plates-formes garnies de rampes solides.

Pas de portières donnant sur la voie. L'on entre et l'on sort par des portes pratiquées aux extrémités de chaque voiture.

Les banquettes, à dossiers mobiles comme les canapés des navires, sont perpendiculaires aux côtés des wagons. Elles sont placées à droite et à gauche et laissent au milieu du véhicule un espace élevé, assez vaste, qui permet d'aller d'un bout à l'autre du train.

Toutes les voitures sont munies d'un « *baen retro* » ainsi que d'une fontaine remplie d'eau pour les adeptes aux sociétés de tempérance, mais je dois déclarer, n'en déplaise aux fervents apôtres de cette salutaire institution, que leurs partisans brillaient dans notre train par leur absence.

Dans celui des wagons destiné à être transformé la nuit en dortoir *sleeping-car*, il y a, en outre, un cabinet de toilette où l'on voit, attachées à deux chaînes, *horresco-referens*, un démolitoir et une brosse à dents.

Dam ! tout le monde n'en a pas !  
Le premier *car* est réservé aux bagages qui sont rangés et étiquetés comme les bocaux d'une pharmacie.

Sur la simple exhibition du ticket attestant la propriété, les gardiens de ce fourgon mettent à la disposition des voyageurs les colis dont ils peuvent avoir besoin le long de la route.

Je n'entre dans tous ces détails que pour faire voir que sous le rapport de ces aménagements nous n'avons rien à envier aux Américains.

Je ne veux pas imiter ce touriste anglais qui, traversant je ne sais plus quelle ville de France au moment où un ours venait de s'échapper d'une ménagerie, écrivit sur son carnet : « *Villedangerese*. Il y a des ours dans les rues. »  
N'ayant fait que traverser les Etats-Unis, je ne me hasarderai donc pas à tirer des conclusions des faits isolés dont j'ai été témoin, quoique, prenant exemple sur quelques écrivains, voyageurs intrépides qui ont fait le tour du monde... sans quitter leur fauteuil, je pourrais, à l'aide de livres spéciaux, présenter comme miennes les appréciations et les observations d'autrui.

Mais comme mon but est de raconter ce que j'ai vu, je renonce à me parer des plumes du paon et je reprends mon récit.

J'avais pris place à côté du voyageur dont j'ai parlé plus haut. C'était un New-Yorkais qui avait habité longtemps la France et qui s'exprimait très bien en notre langue.

Parfaitement au courant de nos mœurs, il ne prenait pas en mauvaise part les observations que je lui faisais, et je crois, qu'au fond, il était moins yankee qu'il n'en avait l'air.

Nous causions depuis quelque temps de choses et d'autres, lorsque tout à coup je vis surgir de chaque côté de ma tête deux masses informes qu'un premier moment je pris pour deux algues marines.

Mais, à quelques indices olfactifs et après un rapide examen, je reconnus que ce que je prenais pour les nervures d'un cryptogame, n'étaient que les enveloppes grossières dans lesquelles se prélassaient, sur le bord de ma banquette, deux pieds, mais quels pieds, juste ciel ! Charlemagne lui-même en eût été jaloux !

Je me disposais à apostropher le propriétaire de ces monstrueux appendices, lorsque mon compagnon me dit tout bas : « Ne faites rien. Vous nous feriez remarquer et vous perdriez votre temps. Si l'envie vous en prend, faites-en autant et si cela vous déplaît, promenez-vous un peu ou allons nous mettre ailleurs. »

Ces arguments me parurent concluants, et, toute réflexion faite, je n'aurais pas dû me formaliser du sans-gêne de mon voisin, car, en définitive, si les habitants du céleste Empire, quand ils s'assoient, mettent leurs pieds sous... leur siège sans que personne y trouve à redire, les Américains ont bien le droit de mettre les leurs plus haut que leur tête, en pareille circonstance.

Quinze minutes d'arrêt ! Nous descendons.

A l'entrée du buffet on me demande un dollar. Il paraît qu'il faut payer d'avance. Je m'excuse, mais vous allez voir que, contrairement aux théâtres où l'on achète en entrant le droit d'applaudir, ici, en payant on n'a droit à rien du tout.

Avez-vous assisté à une curée ? tant mieux ! car je n'aurais pas besoin alors de vous décrire l'aspect du buffet, envahi par deux ou trois cents personnes qui se ruent sur les plats, s'arrachent les morceaux et font table rase

ou moins de temps que je n'en ai mis à sortir de ma poche mon regretté dollar !  
Je remontai en voiture, les mains vides et l'estomac aussi. Heureusement, mon charmant compagnon, se doutant de ce qui m'arriverait, avait pensé à moi.

On nous prie de passer dans les autres wagons pour disposer en dortoir celui que nous occupons.

Une demi-heure après nous y revenons et moyennant un dollar je prends possession d'un lit.

La transformation du wagon en dortoir est fort ingénieuse; au moyen de traverses et de matelas dissimulés dans les boiseries, chaque couple de banquettes devient un lit. Deux triangles longitudinaux supportant deux immenses rideaux isolent totalement les deux côtés du wagon. On se croirait dans la chambre d'un navire.

NOTA. — Il y a un veilleur de nuit.

Le lendemain matin, vers 9 heures, arrêt de 30 minutes. Nous allons au buffet, mais, cette fois, mon estomac me conseille fortement de prendre part à l'assaut et jouant des poings et des coudes, j'emporte triomphant, ma part du butin.

En remontant en voiture nous reprenons nos places dans notre dortoir redevenu wagon.

Décidément je n'atteindrai pas le but principal de mon voyage. Depuis que nous sommes en route nous ne traversons que des forêts, mais avec une vitesse telle, que c'est à peine si, à travers quelques rares éclaircies, j'aperçois les villages et les plaines où, me dit-on, de sanglantes rencontres ont eu lieu.

A une station dont le nom m'échappe, deux messieurs assez bien mis, montent dans le train et viennent prendre place en face de nous.

L'un d'eux paraît en proie à une vive émotion. Il se frappe la tête de ses mains, s'arrache les cheveux de désespoir, et, malgré les admonestations que semble lui faire son camarade, d'un bond impétueux veut se précipiter sur la voie.

Rapide comme l'éclair, son ami le saisit par le col, et, après une lutte de quelques instants, il parvient à le réintégrer sur son siège.

Mais à peine est-il rassasié que se dégageant des étreintes de son camarade, le malheureux tire de sa poche un couteau et veut se frapper au cœur.

Mû par un sentiment irrésistible, je me lève pour porter secours, mais mon compagnon me retenant par le bras, me dit : « N'y allez pas, croyez-moi, restez tranquille et, m'engageant par un geste à regarder autour de moi, voyez, ajouta-t-il, personne ne bouge, par la raison que tant que cet homme n'aura pas demandé du secours, nul ne songera à lui venir en aide, et si, sans être requis, vous vous avisez de vous mêler de cette affaire, vous vous entendrez dire par tout le monde : Allez vous assoir ! Cela ne vous regarde pas ! »

Mon compagnon avait raison, aucun voyageur ne semblait s'apercevoir de cette scène émouvante !

Les uns lisaient tranquillement leur journal, d'autres dormaient ou causaient avec leurs voisins.

Pendant ce temps, le malheureux fou faisait des efforts inouïs pour accomplir son sinistre projet, lorsque tout à coup, du fond du wagon, un monsieur à l'air respectable se lève, et se dirigeant vers la fontaine, remplit le gobelet et vient le verser sur la tête de l'homme furieux, qui, sous la brusque impression du liquide, détend les bras, lâche l'arme et semble se calmer.

Le médecin, car ce devait en être un, lui tâte le pouls, lui verse un second gobelet d'eau sur la tête, dit quelques mots à voix basse à l'ami, après quoi il va tranquillement reprendre sa place.

Tout cela s'était passé en moins de temps que je n'en mets à le raconter, sans le moindre bruit et sans que personne y eût fait pour ainsi dire attention.

À la station suivante ces deux hommes descendirent.

Avant d'arriver à New-York, j'ai encore été témoin d'une scène d'un tout autre genre.

Deux hommes de justice entrent dans notre wagon, escortant deux gaillards à la mine rébarbative. Il me semble les voir encore !

L'un est grand, solidement bâti. Il paraît avoir 30 ans et porte une longue barbe noire. Ses yeux se perdent sous des épais sourcils qui se touchent et semblent n'en faire qu'un.

Cet homme à l'air sinistre, son regard donne le frisson !

L'autre, roux comme un écureuil, est très barbu, et ses cheveux longs et plats lui cachent presque le visage.

Depuis que j'ai vu l'homme-chien, j'ai dans l'idée qu'il doit être de la famille.

Informations prises, on m'apprend que de ces deux « citoyens » l'un est orphelin par suite de la mort de son père... qu'il a tué.

Quant à l'autre, il est accusé d'avoir mis le feu à une ferme, mais avec cette circonstance... atténuante qu'il a étranglé auparavant le fermier pour lui épargner la peine d'être brûlé vif.

On les conduit à New-York, où ils doivent être jugés et récompensés suivant leur mérite.

Après les avoir solidement attachés aux pieds des banquettes où on les installe, les gardiens s'assient en face d'eux et ne les quittèrent pas des yeux.

Comment trouvez-vous cette promiscuité entre des assassins et des honnêtes gens ?

Je n'en revenais pas, et lorsque j'eus remarqué l'impossibilité avec laquelle ce fait étrange était admis par les voyageurs, force me fut de reconnaître que j'étais seul à partager ma surprise.

Nous voilà arrivés !  
Tout le monde se précipite des wagons comme des fauves rendus à la liberté.

Pendant que l'on place mes bagages sur une voiture, je reçois une secousse violente et je pousse un cri de douleur. Je me retourne pour chercher la cause de cette brutale agression. C'était l'homme aux monstrueux appendices que vous connaissez, qui, en trébuchant, m'avait heurté et marché sur le pied. Charmant yankee ! Il ne me dit seulement pas — pardon !

MINAURELLE.

**Progrès de Dentaire** Dents et Dentiers sans ressorts et posés sans douleurs. Edouard VERBRUGGHE, DENTISTE, breveté de S. M. le Roi des Belges. Roubaix, rue de l'Hospice, 8, Roubaix MAISON A PARIS 4, Boulevard Poissonnière, 4. — Ces dentiers ont l'avantage de ne pas empiéter la bouche, ils ne nécessitent pas l'extraction des racines et viennent soutenir les dents chancelantes. — Succès garantis.

### Nouvelles du soir

On nous écrit de Versailles, le 8 décembre :  
« Les députés des différentes fractions de l'Assemblée se sont réunis cette après-midi, et continueront à se réunir ce soir, pour arrêter les listes sénatoriales. »

« Le plus strict secret est gardé sur les délibérations et l'on songe à prendre des dispositions pour que les listes arrêtées ne soient connues qu'au moment du vote. Un grand nombre de députés se sont engagés à voter aveuglément les listes préparées par leurs groupes respectifs. »

M. de Barante dont on parlait comme sénateur nommé par la chambre, ne se présente pas, dans la situation actuelle.

On nous écrit de Paris, le 9 décembre 1875 :

« Hier mercredi, à onze heures du matin, l'Univers, ballon neuf cubant 3000 mètres dirigé par Eugène Godard, emportait M. le colonel Laussedat, M. le commandant Magnin, MM. les capitaines Renard et Bitard, M. le lieutenant Bastoul, M. Albert Tissandier et un aide-aéronaute. L'ascension, destinée à une inspection et à des études spéciales scientifiques, devait s'effectuer à une petite distance de terre. A peine le ballon qui s'élevait lentement par un temps admirablement calme, avait-il atteint la hauteur de 230 mètres, que tout à coup il se déchira à sa partie supérieure, d'un côté, de la soupape à l'équateur. Une chute s'ensuivit d'une rapidité terrible à peine ralentie par le petit parachute fixé à l'équateur du ballon et par la forme de parachute que prit le ballon lui-même, l'appendice étant emporté dans le segment supérieur et par les sacs de l'est que les passagers s'empressèrent de jeter hors de la nacelle. Ils tombèrent à 11 heures 35 minutes dans des terrains marécageux, avec une telle force que la nacelle entra une dizaine de centimètres en terre. Le ballon, presque dégonflé, s'affaissa aussitôt. M. Laussedat et M. Magnin avaient une fracture de la jambe; M. le capitaine Renard, une luxation du pied; M. Godard, une luxation du genou; son aide de graves contusions des reins; les autres passagers en furent quittes pour une commotion violente, qui ne laisse de trace chez aucun d'eux. »

« L'état des blessés est aussi satisfaisant que possible, les fractures, du reste, ne présentent aucune complication. »  
« Les intrépides officiers qui montaient le ballon ont montré dans cette occurrence redoutable un sang-froid, une présence d'esprit admirables. »

« À la séance du conseil municipal sur l'article du budget relatif aux écoles primaires, M. Thorel a proposé de réduire de 50 francs le traitement des maîtres congréganistes. »

« Cette proposition, dit la France, avait pour but de donner une sanction pratique au désir manifesté à plusieurs reprises par le conseil de voir abroger la loi autorisant les membres des congrégations à enseigner sans autre diplôme que leur lettre d'obédience. »  
« Après une discussion fort vive, la proposition Thorel a été adoptée. »

Petite bourse du soir :  
Emprunt 104.18.  
Turc 25.60.

### Dépêches télégraphiques

LES CANDIDATURES SENATORIALES  
Versailles, 8 décembre, soir. — Le groupe de l'appel au peuple, le centre droit et la droite se sont réunis à Versailles.

Le centre gauche se réunira demain à midi pour recevoir communication des listes. Tous les membres des différents groupes de l'Assemblée gardent le secret sur leurs délibérations.

Versailles, 9 novembre, minuit 30. — Voici la liste des candidats sénatoriaux arrêtée par les différents groupes de la droite, à leur réunion de ce soir :  
Les cheval-Légers ont nommé : MM. de la Rochefoucauld, de la Boullierie, Lucien Brun, de la Monneraye, de Carayon-Latour, de la Basselière, de Rodez-Benavent, Combiel, de Kéradec,

de Saint-Victor, de la Roche-Aymon, de Belcastel, Kolb-Bernard.

La droite modérée : Mgr Dupanloup, MM. Kerdrel, de Sugny, Depeyre, Teilhand, de Larcy, de Cumont, de Meaux, amiral de Dompierre d'Horoye, Ernoul, de Gontaut-Biron, Raudot.

Le groupe Pradié : MM. Pradié, général Changarnier, de Chandory, Jean Brunet, Riart, marquis de Juigné.

Le groupe de Clerq : MM. Lacaze, Delsol, comte Daru, Adnet, (il y a un cinquième candidat dont le nom n'est pas encore connu).

Le groupe Lavergne : MM. Wallon, Mathieu-Bodet, Antonin Lefebvre-Pontalis, Target, Clapier.

Il y a deux autres candidats.  
Le centre-droit : MM. de Broglie, Buffet, de Cissey, Callet. Quelques noms manquent à ce dernier groupe.

LE MESSAGE DU PRÉSIDENT GRANT.  
Washington, 8 décembre. — Le message du président Grant dit que les relations avec les puissances étrangères sont, pour la plupart, satisfaisantes. Il recommande d'interdire aux citoyens américains d'avoir la propriété d'esclaves dans les autres pays.

Une lutte ruineuse à Cuba continue toujours avec dédain des lois de la guerre civilisée et de justes demandes de l'humanité. L'absence de toute assurance raisonnable de la fin prochaine de cette lutte doit forcer bientôt les Etats qui en souffrent à considérer ce que leur intérêt et leur devoir demandent.

Jusqu'à présent, tous les efforts de l'Espagne ont avorté.  
La situation ne s'est aucunement améliorée.

Des bandes armées occupent respectivement presque le même terrain, tandis qu'il est douteux si l'Espagne peut subjuger les insurgés.

Ces derniers ne constituent incontestablement pas une organisation civile pouvant être reconnue comme gouvernement indépendant capable de remplir les obligations internationales, ou ayant droit à être traités comme puissance, et, conséquemment, leur reconnaissance comme belligérants serait incompatible avec la reconnaissance de ce gouvernement espagnol.

Elle serait donc peu sage, prématurée et inexplicable comme mesure de droit; elle n'écarterait pas les maux que l'Amérique éprouve par le fait de cette lutte.

Si l'Espagne manque de forces pour terminer la lutte bientôt, M. Grant prévoit une intervention des autres puissances, mais seulement comme dernier ressort.

L'Espagne fait des efforts renouvelés, mais siles espérances d'arrangement, du rétablissement prochain de la paix et de l'éloignement des causes de plaintes sont déçues, ajoute le Message, « je considérerai comme mon devoir de recommander bientôt au Congrès dans sa session actuelle, ce qui pourra alors paraître nécessaire. »

RAFFAËL D'ORIENT.  
Raguse, 8 décembre. — Paniovich s'est mis en marche vers Tarnovaiza, pour surprendre le deuxième corps de Gaska.

Raoul Pacha s'est porté sur Bilice. Les corps de Zimovich, de Zantich et de Kovintich, unis à celui de Paniovich ont livré combat aux Turcs et leur ont tué 311 hommes.

Les insurgés ont perdu cent hommes dans cette rencontre.

### DERNIÈRE HEURE

Versailles, 9 décembre, 2 h. 16 s.  
Assemblée. — M. Duval demande le renvoi à huitaine de la nomination des sénateurs, afin qu'on ait le temps de s'assurer des dispositions des candidats.

M. d'Audiffret dit qu'on doit maintenir l'ordre du jour fixé, à moins que l'Assemblée en décide autrement.  
L'Assemblée maintient l'ordre du jour. Le scrutin sénatorial est ouvert.

Saint-Petersbourg, 9 décembre.  
Au banquet de la fête Saint-Georges, le czar a porté un toast, disant que l'alliance des trois empires n'a pas d'autre but que de maintenir la paix de l'Europe, que tout le monde désire, et dont tous les Etats ont besoin.

### COMMERCES

AVIS DIVERS  
HAVRE, 8 décembre. — Deux heures. — La demande pour les cotons se maintient assez suivie, et les cours restent à peu près stationnaires. La Blature opère couramment pour ses besoins immédiats, dans la parité de fr. 80 à 81 le trè ord. N.-Orléans.

Quatre heures. — Notre marché aux cotons se ferme avec une meilleure demande, vu le ton plus encourageant des avis qui nous parviennent de Liverpool, en clôture.  
A livrer, l'on a coté, aujourd'hui : 48 B. N.-Orléans, sur échantillons, à fr. 89, et 29 B. Georgie, également sur échantillons, à fr. 81.

Les ventes notées jusqu'à quatre heures vont en somme, à 1,196 B., y compris : ces 77 B. à livrer : 739 B. des Etats-Unis, disponibles à divers prix : 250 B. Ocmra, de fr. 39 à 63 50, et 100 B. Scinde, à fr. 55.

A terme, toujours même absence d'affaires. Les cafés restent calmes, sans changement notable dans les cours. On a réalisé, aujourd'hui, 300 s. Haïti Gonaves, tels quels, à fr. 108 les 50 kil., ent., et 725 s. Rio, de fr. 100 à 103.

Soies et soieries. — Crefeld, 3 décembre 1875. — La condition de notre place a enregistré en novembre 20,417 kilogr. organiques et 5,918 kilogr. trames, qui se répartissent comme suit : Lombardie, 64 0/0; Piémont, 18 0/0; Bengale, 10 0/0; Chine, 3 0/0; Japon, 3 0/0. Ensemble 26,335 kilogr., contre 27,933 du mois précédent.

Comparée avec les chiffres des mois d'été, qui représentaient encore l'activité normale de notre fabrique, la production totale s'élève maintenant à plus de 25 0/0; quant aux autres 75 0/0, tout porte à croire que ce restant provient moins de l'exécution de commissions que de la nécessité de conserver un certain stock d'ouvrirs.

En effet, à en juger par les plaintes des fabricants, la situation est toujours piteuse, mais on a encore assez bien de la nouvelle saison qui s'ouvrira en janvier prochain, d'autant plus que l'hiver a commencé beau coup plus tôt que d'habitude, ce qui, arrivant de bonne heure avant la Noël, a toujours exercé une influence favorable dans la marche des affaires.

En attendant, on voit la baisse continue de la matière première et on n'achète que pour le plus pressant besoin, persuadé que même dans le cas d'une reprise le mouvement descendant de l'article ne s'arrêtera pas de si tôt. On a dans cette opinion sur la disproportion toujours croissante entre la production et la consommation des soies.

Il est impossible de vous indiquer des prix praticables. L'anarchie est grande à cet égard. Les offres des fabricants varient selon leur plus ou moins de habileté, mais le nombre de détenteurs d'Italiens augmente toutes les semaines, ce qui, en outre, ne veut pas dire que l'on ne puisse suivre cet exemple ne peuvent absolument rien faire pour le moment.

### BULLETIN FINANCIER

Bourse de Paris du 8 Décembre 1875.  
Deux heures. — Les tendances du marché sont bien meilleures. Nos Rentes sont en reprise de 15 c. sur les cours d'ouverture. Le 3 0/0 fait 66 63 et le 5 0/0 104 22.

Les Consolidés anglais, depuis deux jours, offrent des allures un peu moins bonnes; la première cote est encore arrivée avec 3/16 de baisse, première cause de la réaction faite sur nos fonds d'Etat.

Les actions du canal de Suez sont lourdes aux environs de 760.  
Les obligations se négocient avec 140 fr. d'écart sur les actions, c'est-à-dire à 620 fr. Le Mobilier français est demandé à 200.  
La Banque hollandaise a aussi progressé; on la cote 327.

Les actions de nos Chemins de fer français ont été un peu offertes au début. Le Lyon a fait 96 1/2, le Nord 120 1/2, et l'Orléans 97.  
Les actions des Tramways-Sud sont demandées à 735; ces dernières rejoindront bientôt, sans doute, celles des Tramways-Nord, qui sont cotées 790.

Les obligations Egyptiennes 1873 ont baissé de quelques francs, à 370.  
Le Foncier d'Autriche fait 510.  
La Rente italienne se maintient aux environs de 72 fr. 45.

Les valeurs ottomanes ont encore réagi d'un quart de franc. La Banque ottomane est offerte à 45 fr. et les obligations ottomanes 1873 à 1 1/4 fr.

La Rente turque a fait 25 10 et 25 40.  
Les obligations des Charentes se négocient aux environs de 292 fr.  
Les achats de Rentes françaises ont été de 21,000 fr. en 3 0/0 et de 15,000 fr. en 5 0/0.

Les actions de la Société financière se négocient à 490 fr.  
L'émission nouvelle de 80,000 obligations du Crédit foncier de Russie n'a produit aucune réaction sur les anciennes, qui se traitent, celles de la 1<sup>re</sup> série, à 460, et celles de la 2<sup>e</sup> à 458 fr.

La prime de 3 fr. se maintient sur les nouvelles obligations qui seront émises le 11 courant.  
Trois heures. — La reprise s'est encore amoindrie. Le 3 0/0 finit à 66 65 et le 5 0/0 à 104 22.

### SANTÉ A TOUS

REVALESCIERE  
Vingt-huit ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, coliques, vomissements, diarrhées, hémorrhagies, névroses, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fétide, en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Cambridge, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuard de Decies pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzur, M. le professeur Beneke, etc. etc.

Cure N° 65,311. — Vervant, le 28 mars 1866. — Monsieur, — Dieu soit béni ! votre Revalsciere m'a sauvé la vie. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalsciere m'a rendu la santé.

Cure N° 78,364. — M. et M<sup>me</sup> Léger, de Maladie de foie, diarrhée, tumeur et vomissements.  
Cure N° 68,471. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'Episcopat, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la Revalsciere l'a rejuveni. « Je préche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche. »

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalsciere rafraichissent la bouche et l'estomac, enlèvent les nausées et les vomissements, même en grossesse on en mangera. En boîtes de 4, 7 et 80 francs. — Flocéolite, chocolatée, rend l'appétit, digestion, et, par son énergie et ses chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et l'on dit dix fois plus que viande et que le chocolat ordinaire, sans du sucre. En boîtes de 12 — 2 fr. 25; de 24 — 4 fr.; de 48 — 7 fr.; de 96 — 12 fr. — On envoie 10 c. la tasse. — Envoyé contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt à Roubaix chez MM. Coille, pharmacien Grand-Place ; Morelle-Bourgeois ; Léon Darrou, pharmacien, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Tourcoing, et chez les pharmaciens et épiciers.

— Du BARRY et Co, Place Vendôme, 26, à Paris. — Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique Revalsciere Du Barry, sur les étiquettes.

EFFICACITÉ DU SIROP PHÉNIQUE de VIAL contre les rhumes  
Cher Monsieur Vial.  
Je commence à croire que si vous n'avez pas, avec votre sirop phénique, tout vu et fait la panacée universelle, vous avez du moins retrouvé le dicton antique qui, depuis Galien, était perdu.

« Votre sirop m'a fait le plus grand bien, et quand je n'en prendrai plus grand besoin, j'en prendrai par reconnaissance. »  
Bien à vous, ALEXANDRE DUMAS. 10152

### TAMAR INDIEN

GRILLON  
Fruit laxatif rafraichissant contre  
CONSTIPATION, Hémorroïdes, Migraines. — Ph. 24, r. Grammont, Paris. — Boîte 2,50. Poste 2,75. — A Roubaix, DASCROUX, ph., 26, Grande-Rue. 9935

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour l'insertion des AVIS DE VENTES JUDICIAIRES FORMATIONS DE SOCIÉTÉS et autres PUBLICATIONS LÉGALES et JUDICIAIRES.

### Publications légales

TRIBUNAL DE COMMERCE DE ROUBAIX

### EXTRAIT

D'un jugement rendu par le tribunal de commerce de Roubaix, le 6 décembre 1875, à la charge des sieurs RANSINANGUE et Cie, tendant à dénommer à Roubaix, rue St-Antoine.

Le tribunal déclare la société RANSINANGUE et Cie et le sieur RANSINANGUE, par son successeur, en état de faillite ouverte; fixe provisoirement à la date de ce jour l'époque de la cessation des paiements; nomme juge-commissaire M. Edouard FERRIER, membre de ce tribunal, et pour syndic provisoire M. MARTEL-DELESPIERRE, mécanicien, et M. TRILLON, commis-greffier, tous deux à Roubaix.

Signé à la minute.  
Le juge présidant l'audience, J.-B. DEFRENNE.

Le greffier en chef, H. LEQUEUNE. 10138

Messieurs les créanciers de la faillite RANSINANGUE et Cie sont invités à se réunir au tribunal de Roubaix, le lundi 13 décembre, à 2 heures, pour donner leur avis sur la composition de l'état des créanciers présentés par la nomination des syndics définitifs.

Le greffier du tribunal, H. LEQUEUNE. 10139

### IMMEUBLES A VENDRE, A LOUER

A LOUER pour le 1<sup>er</sup> janvier prochain  
BELLE MAISON d'habitation construite pour l'industrie à étage, avec emplacement pour machine à vapeur, cheminée et autres dépendances, le tout érigé sur 1180 m. carrés de superficie.

Cette propriété, par sa distribution et son importance, est propre à tous usages commerciaux et industriels. — Située rue du Collège, 150. — S'adresser à A. Jourdeuil, rue des Fabricants, n° 10, à Lannoy, 9940

A LOUER à Wasquehal, à proximité de l'église, une maison de maître avec jardin entouré de murs. — S'adresser pour les conditions, à MM. Brulais, 9934 frères.

### MAISON A LOUER

rue de l'Hospice, n° 4. — S'adresser maison attenante, chez Brizou, cabaretier. 9933